

Crise dans l'Industrie Horlogère

par le Prof. Dr. F. Scheurer, Neuveville.

On attendait la crise déjà en 1919 et cependant cette année-là dépassa tous ses prédécesseurs. Mais, depuis le début de 1920, la marche des affaires n'a cessé de ralentir.

La valeur de l'exportation d'horlogerie (montres,

parties de montres, réveils et pendules) était de fr. 101,184,982 au dernier trimestre 1919. Elle est de fr. 78,832,970 pour le premier trimestre 1920. La baisse est surtout considérable pour les pays environnants. Ont été exportées:

	Montres métal		Montres argent		Autres montres (bracelets, etc.)	
	4 ^e trimestre 1919	1 ^{er} trimestre 1920	4 ^e trimestre 1919	1 ^{er} trimestre 1920	4 ^e trimestre 1920	1 ^{er} trimestre 1920
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
Allemagne	1,118,898	280,043	2,232,804	477,792	657,134	165,963
Italie	1,318,265	319,435	1,450,684	445,698	1,662,015	448,959
France	1,146,135	542,093	600,761	378,758	1,705,609	706,805
Autriche	353,400	24,400	128,866	10,046	237,612	34,016

La statistique douanière pour le deuxième trimestre n'a pas encore paru au moment où j'écris ces lignes. Elle accusera sûrement une nouvelle diminution des affaires. Et depuis le mois de juillet, cela va de mal en pis.

Les chiffres publiés par le Contrôle fédéral en donnent la preuve. Furent contrôlés:

Boîtes argent
1919 1920

Janvier	221,244	160,325
Février	229,483	169,191
Mars	271,083	140,514
Avril	257,424	105,905
Mai	238,500	137,557
Juin	229,920	124,081
Juillet	264,487	104,244
Août	247,182	88,748

Les chiffres pour les boîtes en or sont moins significatifs, car l'année passée la fabrication de montres en or fut très gênée par la pénurie du métal précieux. Il en est de même pour les boîtes en platine. Furent contrôlés:

Boîtes or Boîtes platine
1919 1920 1919 1920

Janvier	85,750	93,082	281	609
Février	84,841	99,239	277	760
Mars	98,240	103,905	363	524
Avril	84,549	90,771	301	524
Mai	85,485	76,471	729	607
Juin	67,905	87,758	545	421
Juillet	80,008	90,001	448	403
Août	86,038	77,818	527	377

Pour les trois genres de boîtes, le mois d'août est le plus mauvais.

Les rapports mensuels de la Centrale suisse de placement fournissent des renseignements sur le chômage. Ce dernier s'accroît rapidement, mais varie encore beaucoup entre les diverses contrées et d'une entreprise à l'autre. C'est le canton de Soleure qui a été frappé le premier et le plus durement. Une grande fabrique y est tombée en faillite, entraînant à sa suite une banque privée.

Beaucoup de fabriques ferment leurs ateliers depuis juillet pour 1/2 jusqu'à 3 jours par semaine. Il y en a où le chômage est complet.

Certains établissements sont obligés de renvoyer du personnel. L'offre de la main-d'œuvre dépasse de plus en plus la demande, alors que l'année passée encore les fabriques s'arrachaient les ouvriers et cela à tel point que les organisations syndicales furent obligées de prendre des mesures contre le «débauchage».

Telle fabrique liquide un atelier monté pendant les bonnes années en prévision d'une extension de l'entreprise. Elle retourne de nouveau à sa spécialité. Que de plans contrecarrés et abandonnés, plans conçus dans un moment de prospérité où il semblait presque que l'industrie horlogère était susceptible d'un développement infini. Que de drames aussi pour les contre-maîtres, techniciens, sous-directeurs, etc., qui avaient quitté des places sûres pour accepter une offre alléchante! Maintenant que les affaires ne vont plus, ils sont de trop. Ils goûtent, avec leurs familles, l'amertume de l'idée d'être superflu. Souvent, ils doivent se contenter d'une

situation plus modeste après avoir occupé un poste en vue. Ce n'est pas facile de le faire sans ressentiment. Il y en a qui préfèrent émigrer. Combien d'éléments capables notre économie nationale perdra-t-elle ainsi ?

Pour l'hiver, beaucoup de personnes s'attendent au pire. Verra-t-on de nouveau une de ces crises comme en 1848, 1857—1861, 1866—1867, 1875—1879, 1884—1887, 1891—1895, 1902—1904, 1908—1909, enfin 1914 ? Sera-t-elle plus ou moins dure que ses soeurs aînées ?

En 1893, un correspondant de la «Fédération horlogère» a donné une jolie esquisse sur l'effet de la crise dans un atelier. La voici :

«Il nous souvient d'avoir, il y a quelques mois, visité un atelier où le travail manquait. Tout le monde était à son poste, dès l'heure d'ouverture le matin. Sombre et morne devant son établi désert, l'ouvrier épiait chaque bruit, cherchant dans tout visiteur, dans tout passant presque, à découvrir un messenger de bonnes nouvelles. Mais ils étaient rares alors, les porteurs de bonnes nouvelles, c'est-à-dire ceux qui apportaient du travail. Et quand une commande arrivait enfin, chacun se pressait pour savoir s'il en aurait sa part ; on distribuait tant bien que mal le travail à exécuter, selon les aptitudes spéciales des ouvriers ; les privilégiés s'y mettaient avec ardeur, avec rage même, pour pouvoir s'offrir à la prochaine distribution ; les autres demeuraient là, pensifs et soucieux, attendant leur tour.»

Si le chômage partiel ou complet est de longue durée, il entraînera avec lui, comme autrefois, tout le cortège de maux : soucis, chagrin, découragement, dépression et souvent ruine économique, physique et morale de familles entières. — Carlyle a dit avec raison : Il n'y a rien de plus triste que de voir un homme qui voudrait travailler et qui n'a pas de travail.

* * *

Les crises peuvent être de nature différente. Les unes viennent subitement comme un ouragan. D'autres arrivent lentement, d'une façon rampante, comme une maladie chronique.

Les unes sont partielles, ne touchant que telle branche de l'industrie (suite de changements dans la technique ou dans la mode), les autres sont générales et se révèlent par une diminution de l'exportation.

Les théories sur les crises sont nombreuses (voir mon étude sur les Crises de l'industrie horlogère, Neuveville, 1914). On peut cependant admettre aujourd'hui qu'aucune théorie simpliste ne saurait être suffisante. Le rouage de la vie économique moderne est si compliqué qu'il est difficile de le coordonner et de le mettre en harmonie. La cause fondamentale des crises est la rupture de l'équilibre. Cette rupture peut se produire

dans la production (surproduction), dans la circulation (emploi du crédit), la répartition et la consommation des richesses, enfin dans les rapports entre l'économie politique et les questions de population. Le mal provenant d'une partie de l'économie se communique bientôt à l'organisme complet, tel un abcès qui produit la fièvre dans le corps entier. Cette solidarité est à constater d'abord entre les diverses branches de l'économie nationale (on dit couramment dans nos contrées : «Quand l'industrie horlogère ne va pas, rien ne va»). Ensuite elle se fait sentir entre les divers pays du monde. Depuis que le marché mondial s'est formé et développé, il n'est pas possible qu'une partie relativement importante de l'humanité souffre et soit dans la misère et que le reste du monde soit heureux et jouisse d'un bien-être grandissant.

La crise actuelle est dans son essence une *crise de crédit* causée par la guerre.

La guerre est la grande destructrice de valeurs. On aurait donc pu s'attendre à un appauvrissement immédiat de la population. Pourtant, il semblait que les habitants des pays belligérants devenaient plus riches dans la mesure où les armées engloutissaient des milliards. Ce fait a prolongé la guerre sans doute. Il s'explique par un abus fantastique du crédit public. Les individus gagnaient largement leur vie, sauf ceux à traitement fixe. Mais les Etats s'endettaient d'une manière inouïe jusqu'ici. A l'heure qu'il est, les dettes publiques non seulement coûtent des intérêts énormes, mais encore elles devraient être amorties. En fin de compte, ce sont quand même les individus qui doivent les payer. Les impôts ne suffisant pas pour couvrir les besoins du fisc, les particuliers sont mis à contribution par d'autres moyens plus ou moins naturels et à fonction automatique. La baisse du change, la diminution de la valeur de l'argent ont déjà englouti des fortunes entières. Seuls les mercantis ont su et savent encore s'enrichir. Les classes moyennes s'appauvrissent presque partout. La misère devenant plus ou moins générale, il est bien entendu que la vente d'objets, qui ne sont pas absolument nécessaires à la vie, ne se fait plus normalement. Les montres rentrent dans cette catégorie ; dans beaucoup de pays leur importation est d'ailleurs rendue difficile, sinon impossible, par des mesures du gouvernement.

Les pays neutres ont d'abord profité de la guerre. Il se sont enrichis. Mais là encore, la prospérité n'était que factice pour la plus grande partie.

En Suisse, les chemins de fer et l'hôtellerie sont malades depuis le début de la guerre. Notre Etat, comme tous les autres, est criblé de dettes et absorbe des impôts sans compter. La solidarité économique du monde entier s'est montrée surtout depuis l'armistice. La baisse du change a occasionné des pertes formidables à nous

aussi. La plus grande perte nous sera réservée peut-être par la crise industrielle.

Les pays d'outre-mer ont aussi abusé du crédit. La masse d'or arrivant aux Etats-Unis depuis le début des hostilités et plus tard la guerre ont stimulé démesurément les affaires et la spéculation. Le contre-coup se fait sentir maintenant. Il en est de même au Japon. Partout les économies sont absorbées, immobilisées dans les affaires, sinon détruites. La crise financière est générale. A sa suite vient infailliblement la crise économique. En Suisse, ce seront sans doute l'industrie horlogère et sa soeur, la broderie, les deux industries d'exportation par excellence, qui en souffriront le plus. Il est étonnant que l'industrie horlogère n'ait pas pâti davantage jusqu'ici, car, en somme, la prospérité de guerre n'a pas duré longtemps sans être menacée. Seule l'année 1916 a été franchement bonne.

Le début de la guerre avait occasionné un arrêt brusque dans l'exportation. La fin de l'année 1914 n'était pas gaie pour les habitants de la contrée horlogère. Presque pendant toute l'année 1915 encore, c'était la dépression.

On peut le voir d'après les chiffres suivants:

Furent exportés:

	Nombre de montres et de mouvements finis	Valeur
1913 . . .	13,815,727	183,049,199
1914 . . .	10,019,005	120,813,099
1915 . . .	13,877,456	136,607,936

(voir aussi mon article dans le Journal de Statistique, fascicule 2 et 3, 1918.)

Mais en 1916, de mois en mois, les affaires allèrent mieux. La Suisse exporta en cette année 17,998,775 pièces de montres ou de mouvements finis pour une valeur de fr. 207,576,764. Ce fut un record dépassant de loin les chiffres d'avant-guerre.

Par la suite, la valeur de l'horlogerie exportée augmenta encore. Elle est

en 1917 de	fr. 210,946,819
» 1918 »	» 215,270,887
» 1919 »	» 314,787,644

Mais cette augmentation provient du renchérissement des produits. La quantité exportée n'a pas augmenté, bien au contraire. Elle est

pour 1917 de	16,821,782 pièces
» 1918 »	15,395,542 »
» 1919 »	16,865,132 »

Les trois années restent en-dessous de 1916.

L'augmentation du prix moyen des montres est illustré par le tableau suivant:

	1914	1916	1919
Mouvements finis	7.38	9.94	18.13
Montres métal	5.19	5.72	8.55
Montres argent	11.63	12.03	19.46
Montres or	53.93	47.12	89.95

L'augmentation successive des prix laisse supposer que beaucoup de fabricants ont réalisé de jolis bénéfices sur les stocks.

Il résulte cependant aussi des chiffres indiqués que l'écoulement, en ce qui concerne le nombre de pièces, rencontre des difficultés depuis 1917.

En effet, depuis la fin 1916, les interdictions d'importation des pays belligérants alarment quelque peu. Grâce à l'intervention des autorités suisses, on en arrive au système des «contingentements» pour l'Allemagne et la France. En 1917 commencent aussi les avances de fonds aux pays belligérants. La marche des affaires est irrégulière. Tantôt un pays, tantôt l'autre se ferme. En 1918 aussi, les frontières sont souvent closes. Le fabricant doit se hâter d'expédier les montres, dès que le trafic est libre, sinon elles lui restent en stock pendant des semaines. La Russie rouge ne va plus du tout, mais elle est partiellement remplacée par la Bulgarie, la Turquie et l'Ukraine. Les pays du Nord vont toujours bien, ces derniers faisant un commerce intermédiaire des plus lucratifs avec l'Allemagne et la Russie. Les Etats-Unis commandent beaucoup de montres-bracelets. Ainsi, si une porte se ferme, une autre s'ouvre. Le commerce est pénible, mais il va cependant. Tout le monde, en Suisse française surtout, attend une amélioration des affaires avec la fin des hostilités. Le jour de l'armistice aurait été une grande fête s'il n'y avait pas eu la grève générale et la mobilisation qui s'en suivit.

En 1919, au mois de juin, on célèbre encore la conclusion de la paix de Versailles. En prévision de cette paix et de l'essor nouveau qui devait en être la conséquence, beaucoup d'ateliers avaient été créés. Les grandes fabriques avaient amélioré leur outillage et agrandi leurs usines. Aussi, quelle déception que de voir les difficultés augmenter de plus en plus! La dégringolade des changes et surtout celle du Mark effraye le monde des affaires. C'est étonnant que, pour l'Allemagne, l'exportation ait encore pu se maintenir en 1919 au niveau donné. La chose s'explique en partie du moins par la «fuite du Mark», c'est-à-dire de la recherche d'objets précieux à tout prix, l'argent perdant successivement sa valeur.

Le véritable «Ersatz» pour le déchet en 1919 de la vente en Europe fut constitué par les Etats-Unis. Ce pays, dont l'industrie horlogère avait été un peu désorganisée par la guerre, nous demanda une masse de mouvements de montres (en 1919 pour fr. 42,905,316).

Mais le fabricant suisse développa la vente aussi dans d'autres pays d'outre-mer. La Chine, le Japon, les Indes, Cuba, l'Amérique du Sud, etc., devinrent d'excellents clients.

Voici, comme preuve, quelques chiffres :

Ont été livrées montres métal, argent, or et bracelets

	1 ^{er} trimestre 1912	1 ^{er} trimestre 1919	1 ^{er} trimestre 1920
Indes britan- niques . . .	fr. 829,940	fr. 1,988,545	fr. 4,605,925
Chine . . .	» 222,218	» 2,118,394	» 1,637,400
Japon . . .	» 538,340	» 1,488,594	» 2,477,893

«Pour vendre mes montres, je vole du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest», écrit un commerçant en novembre 1919. Ce mot caractérise le commerce de l'horgerie de cette époque.

En 1920 enfin, c'est l'arrêt. Le change des pays environnants tombe si bas que le commerce devient presque impossible. Les pays à change non déprécié finissent par avoir trop de montres. La vente y devient de plus en plus difficile. Le fait qu'à côté de bonnes marchandises beaucoup de patraques ont été livrées aggrave la situation. Il y a donc crise de surproduction à côté de la crise financière mondiale. C'est le marasme général. Déjà il se répercute sur les métiers et le commerce de détail.

Ce qui aggrave la situation, c'est les stocks considérables qui se trouvent dans les fabriques. Ils ont deux causes :

1. De mois en mois, on a espéré voir s'améliorer les changes. Un cours de 20 à 25 fr. pour 100 M. aurait sûrement déclenché un certain nombre de commandes de la part de l'Allemagne.
2. Le fabricant craint les obligations financières que la législation sociale nouvelle lui impose en cas de chômage. Ces charges étant sans aucune compensation, on a préféré faire du stock dans l'espoir d'une amélioration non trop lointaine du marché.

Pourtant, la situation actuelle pourrait bien se prolonger assez longtemps. La crise qui a suivi la guerre de

1870 a duré quatre ans, soit de 1875—1878. Et la misère alors n'était de loin pas aussi profonde que maintenant. Il n'y avait pas eu non plus un abus aussi formidable du crédit.

Les mesures des divers Etats pour la défense du change resteront également pour quelques années. Il semble donc prudent de ne plus accumuler du stock. Car si la dépression dure, il pourrait bien y avoir effritement des prix. Les clients étrangers le savent fort bien. Déjà maintenant ils font des offres dérisoires.

La grande question pour l'entreprise privée dans des moments de crise, c'est de savoir s'il y a des réserves financières suffisantes. On conseille bien à l'industriel de ne pas éparpiller ses forces dans plusieurs entreprises, mais de consacrer toute sa personnalité et toutes ses ressources à la même. Il n'en est pas moins vrai que le dicton : «Ne mets pas tous les œufs dans un même panier» a aussi sa raison d'être. L'agrandissement continuel des entreprises, dans le but de surpasser la concurrence, comporte de sérieux dangers. D'abord, il amène la surproduction, et ensuite il mange précisément les réserves nécessaires pour des cas imprévus. Il se peut donc qu'un certain nombre d'entreprises peu solides croulera. C'est douloureux pour les intéressés, mais une grande industrie doit compter avec ces liquidations. Elle n'en est pas atteinte dans sa force vive.

La crise amènera sans doute aussi un arrêt dans les exigences toujours plus grandes du salariat. Si elle ralentit de ce chef le renchérissement et le diminue, elle aura fait oeuvre utile. Car qui nierait que la période par laquelle nous venons de passer était une période de vraie folie ? Déjà maintenant, les milieux industriels reprennent leur ancienne politique (un moment abandonnée dans la fièvre générale) de la vie à bon marché. Et certainement l'opinion publique joue un rôle important dans ce domaine comme ailleurs. Puisse-t-elle aussi se faire sentir bientôt en hâtant la conclusion d'une vraie paix, condition première d'une reprise des affaires ! Quoiqu'il en soit, la période de la grande guerre et de l'après-guerre marquera dans les annales de l'industrie horlogère suisse.